

## La fin du temps des fées

par

Bertrand Nayet

C'est l'été de mes quatorze ans. Depuis le début de juillet, le temps semble s'étirer vers l'éternité. Les longues journées de cet été lumineux passées sous le ciel immensément bleu des Prairies ont le parfum blond du miel des ruches bourdonnantes coulant jusque sur mes doigts, la fragrance vivifiante du foin fauché, la texture grumeleuse de la terre noire et grasse du potager, la touffeur verte des taillis chargés de baies juteuses et peuplés de moustiques.

Chaque matin, j'accompagne mon père jusqu'aux enclos à bétail. Nous y nourrissons les vaches gravides à la démarche précautionneuse de navires à l'accostage, les bœufs au regard fixe de boxeurs au repos, et Néron, le taureau. C'est un animal nerveux, hargneux quand l'orage monte. Il a le front rond, dur comme un galet sous l'eau d'un torrent. Ses cornes ont été rognées. Son poitrail est large; son échine, haute et bossue. De lourds testicules se balancent entre ses pattes arrière. Sa queue siffle en fouettant ses flancs. Mon père le traite comme un garçon paresseux et trop têtu; moi, je le regarde comme on regarderait un enfant piloter un char d'assaut.

Une dizaine de fois au cours de l'été, une de nos vaches entre en chaleur et lance de longs meuglements. Ces matins-là, ma mère nous accompagne vers les enclos. Lorsque la vache a franchi la double barrière qui forme une sorte de sas à l'entrée du parc de Néron, mes parents regardent, les bras posés sur la clôture, et se jettent des regards furtifs. Néron s'approche, les naseaux largement ouverts, un filet de bave pendu à son mufler, l'échine parcourue de frissons. Il tourne autour de la vache inquiète, la bouscule de son front, renifle son arrière-train avec ivresse. D'un puissant coup de reins, le taureau se dresse, couvre la vache en rut, enserre ses flancs de ses massives pattes

antérieures. Après quelques tâtonnements, son énorme pénis bandé comme un arc pénètre la femelle ébranlée par ses coups de butoir. Lorsque Néron a terminé son premier assaut, ma mère saisit le chapeau de mon père, lui lance un clin d'œil, pose le feutre sur sa propre tête et se dirige vers la camionnette les mains dans les poches de ses jeans. Mon père jette un dernier regard sur les deux animaux, passe une main dans ses cheveux:

– Tu nourriras les bêtes et puis tu feras ce que tu voudras, me dit-il.

– Tu t'occupes de ta sœur, hein! lance ma mère assise dans la camionnette. On reviendra avant le coucher du soleil.

Puis, ils partent. Parfois, une sturnelle siffle alors ses trilles matinales; parfois, c'est un geai qui éclate de rire dans les bois.

Ces journées-là, ma sœur et moi les passons au bord de la rivière, au milieu des chants d'oiseaux, des frémissements des feuilles et des relents moisies des berges boueuses. Didon demeure parfois assise pendant des heures entre les racines du grand orme où est suspendue ma cabane. Nue. Elle peint son corps. Elle écrase les baies violettes des amélanchiers et celles écarlates des framboisiers sauvages dans deux petits seaux de plastique et y mêle le lait de certaines racines. À l'aide d'une plume de pie, elle trace ensuite des lignes ondulées, des cercles, des spirales sur ses membres d'enfant, des pétales autour de ses mamelons petits et pointus, un disque rouge autour de ses yeux.

– Pourquoi tu dessines comme ça?

– Je veux devenir fée.

– Ce sont des dessins magiques, alors?

– Les dessins sont pas magiques, idiot! Ce sont les gestes qui les font qui comptent.

– Et ça prend longtemps pour devenir fée?

– Ça dépend...

Pour moi, ces jours passés au rythme du vent sous la voûte des arbres me font découvrir les changements qui moulent mon corps. Ce sont de longs moments passés à apprendre les nouvelles forces et les sensations exacerbées qui éclosent en moi. Je me souviens d'une baignade où je prends plaisir à sentir les eaux masser mes membres, enserrer mes reins dans un poing glacé, peindre des frissons le long de mon ventre et faire naître des ondes de désir tendu autour de mon sexe. Je nage de longs instants sous la surface et explose dans la lumière, la gorge et les poumons contractés dans un cri où se bousculent

la rage de vivre et une énergie sauvage. Puis, je m'endors, épuisé, dans le parfum acide et chaud du bois de ma cabane. Dans mon rêve, je suis taureau et je pénètre par la croupe une femme aux cornes en croissant de lune. Quand je me réveille, mon sexe est dur entre mon ventre et le plancher poisseux. Didon dépose les derniers pétales sur la silhouette d'un taureau couvert de corolles de fleurs sur la berge boueuse. Elle lève les yeux et lance:

– Tu savais que le Minotaure a existé?

Puis, elle monte dans la cabane et mêle son sirop végétal aux quelques gouttes de mon sperme pour peindre un soleil violet dont les rayons fous consomment toute la surface du plancher.

Lorsque le soleil, le vrai, rougit, mes parents viennent nous rejoindre. Le soir s'installe. Les sons s'accroissent. Les rayons roux de notre étoile glissent sur l'eau qui caresse les corps nus de ma sœur, de mon père et de ma mère. Les taches carmin sur les ailes des carouges se fondent aux auréoles cuivrées qui éclatent sur les seins de ma mère. Mon père lance Didon par-dessus ses épaules, et les plongeurs de ma sœur font exploser la rivière en des galaxies d'étoiles couleur d'hydromel. Les puissants gestes de bronze de mon père mangent le soleil. Je nage entre deux eaux et m'imagine rorqual amoureux de navires à la coque d'acier rouillé.

\* \* \* \* \*

Dans la journée, si mon père n'a pas besoin de mon aide, j'accompagne parfois ma mère et ma sœur dans le potager.

– Encore une journée où le soleil va taper dur. Il faudrait une bonne pluie pour que tout ça pousse comme il faut. J'aimerais que tu arroses les fraisiers ce soir, demande ma mère.

Ses mains sont maculées de terre noire; son chemisier est auréolé de sueur sous les aisselles et sous les seins.

– D'accord, M'man, acquiescé-je, ébloui par le soleil et par ces marques de vie d'un corps de femme.

– M'man?

– Hmmm?

– Je peux te poser une question?

– Bien sûr, mon garçon. Fais attention Didon! Essaie

d'arracher toute la racine des chardons. Elles sont coriaces, ma petite.

– Où vas-tu avec Papa quand vous partez toute la journée?

– Oui, où tu vas Maman? renchérit Didon.

– Ça vous inquiète, mes petits?

– Oui, non, un peu. On est curieux, c'est tout, dis-je avec une fausse insouciance.

– Et bien mes petits curieux, nous allons sur une plage du lac Winnipeg où il n'y a personne qui vient nous déranger.

– Qu'est-ce que vous faites là-bas toute la journée? demande Didon.

– Petite curieuse. On est ensemble, on parle, on rit, on nage...

– Mais vous pouvez faire tout ça ici.

Là, c'est moi qui réagis, un peu jaloux que mes parents veuillent être seuls, sans nous, sans moi.

– Oui, mais là-bas on est loin de la routine, du travail...

– Et vous nagez et parlez toute la journée?

– Toi, tu es un peu jaloux, pas vrai?

Je baisse les yeux.

– Et bien, on pêche, on fait griller du poisson... poursuit-elle.

– Vous faites l'amour? coupe Didon.

Ma mère lui lance un bref regard, mi-étonné, mi-rieur.

– Hmmm, hmmm! acquiesce ma mère...

– Et ça fait quel effet? poursuit Didon.

Ma mère se redresse, s'appuie sur le manche de sa binette, lève les yeux vers quelques nuages blancs et paresseux, lance un petit rire où pointent de la nervosité, de la pudeur et une avidité gourmande.

– Pas facile à expliquer... Imagine... Imagine l'impression que donnerait la pluie si tu étais un rocher surchauffé par le soleil, ou les rayons du soleil au printemps après le froid de l'hiver.

– C'est bizarre ça, dis-je.

– Mais que t'es bête toi, alors! s'exclame Didon. C'est comme pour devenir fée. C'est pas de faire les choses, ou ce

qu'on fait qui compte, mais comment on se sent quand on les fait.

Ma mère la regarde. Sur son visage passent l'étonnement, l'admiration, l'inquiétude.

– Où vas-tu chercher toutes ces idées, ma petite? Depuis quand veux-tu devenir une fée?

Didon hausse les épaules, comme si son aspiration était tout à fait normale.

– Oh, je ne sais pas. Depuis longtemps. Peut-être depuis que je suis née.

\* \* \* \* \*

– Prends un bâton et viens m'aider!

L'ordre me semble si incongru que je ramasse la première branche sèche échouée sur la berge pour assommer des quenouilles qui ne m'ont rien fait. C'est un jour de grand vent. J'ai l'après-midi à moi et j'en profite pour explorer les bois. Guylaine, la fille de notre plus proche voisin, est dans l'eau jusqu'aux mollets. Armée d'un bâton de base-ball, elle fait éclater les têtes des quenouilles qui forment une palissade large et serrée sur les berges marécageuses. Je viens de déboucher de la pénombre verdâtre des taillis, nos regards se croisent au moment où elle prend son élan pour balancer son gourdin. Elle hésite un bref instant, le visage entre deux émotions, les lèvres tremblotantes. Puis, la tête rouillée et oblongue d'une quenouille éclate en un nuage de neige végétale.

– Ça te sert à quoi de faire ça? demandé-je après avoir détruit trois ou quatre quenouilles.

– Pense que c'est mon frère, répond-elle avec hargne en assénant un coup terrible sur une malheureuse tête de quenouille. Moi, poursuit-elle, je m'occupe de mon père.

Son frère, Robert, a deux ans de plus que moi. Il mesure déjà plus d'un mètre quatre-vingt-cinq et a des muscles plus massifs que ceux de mon père. Quand je le vois, je pense à Néron. Quant à son père, monsieur Lacasse, il a la carrure lourdaude d'un ours obèse.

– Qu'est-ce qu'ils t'ont fait?

– Frappe! Frappe comme si tu voulais assommer Robert. Frappe! Frappe et pense qu'il meurt à chaque coup! répond-elle en ponctuant ses phrases de coups de massue bien sentis.

Je l'aide donc à exterminer les quenouilles. Elles explosent et se dissolvent dans l'air en un fin et léger duvet. Les quenouilles éclatent avec un bruit mat. Les étoiles de fils blanc soudain libérées s'élèvent dans le ciel, suivent des courants aériens, et le vent les éparpille lorsqu'elles atteignent la cime des arbres. Mais Guylaine frappe avec rage. Ses gestes vifs, saccadés, accentuent la colère qui serre ses lèvres, l'humiliation qui enfièvre ses yeux et s'écoule le long de ses joues. Après quelques coups, il m'est facile d'imaginer que chaque quenouille est la tête de Robert. Je frappe. Je ne regarde plus les jolies explosions neigeuses, ni les étoiles qui montent dans le ciel. Je frappe et je tue. Je tue Robert et le tue à nouveau. Je le tue pour les larmes sur les joues de Guylaine, pour ses yeux fiévreux et pour les cris de bête piégée qui éraillent sa gorge à chaque coup.

En quelques heures, nous anéantissons toutes les quenouilles sur les cinq cents mètres qui nous séparent de ma cabane. Nous avons les cheveux couverts de duvet, et les étoiles blanches nous chatouillent les narines. La rage s'est apaisée et nous éclatons de rire à chaque quenouille pulvérisée.

– Moi, j'ai envie de me baigner, lance Guylaine.

Nous plongeons dans l'eau fraîche. Ses seins sont deux corolles blanches et fragiles, et ses membres dégingandés frappent l'eau avec vigueur. Pendant de longs moments, nous luttons contre le courant en une espèce de ballet aquatique, tourbillonnant l'un autour de l'autre comme pourraient glisser entre deux eaux des otaries maladroites. Nos corps se frôlent, avides de touchers, incertains de la manière de le faire. Ils se caressent par le biais des remous liquides que nos mouvements lancent contre la peau de l'autre. Dès que l'un de nous s'arrête, l'autre s'immobilise lui aussi, et des regards anxieux, curieux, avides glissent avec les filets d'eau sur les formes d'un corps à découvrir. Après une profonde inspiration, la poursuite reprend, pleine d'éclaboussures étincelantes et de remous écumants.

Puis, le soir descend, Guylaine pose une main froide et mouillée sur mon épaule. Son regard est à nouveau furtif, semblable à celui d'un animal traqué.

– Un jour, tu tueras mon frère, déclare-t-elle sur un ton d'une certitude absolue.

– Quoi?

– Oui, maintenant c'est sûr.

– Mais... Comment veux-tu que... C'est...

– De la même façon que tu as fait éclater les quenouilles.

– Toi, tu commences à parler comme ma sœur.

Je reçois de plein fouet un regard où se mêlent l'amertume, l'arrogance, la pitié, l'agacement et une foi désespérée. Guylaine remonte sur la rive, s'habille et part. Lorsque mes parents et ma sœur arrivent pour la baignade vespérale, je suis toujours debout dans la rivière, les yeux fixés sur les taillis où Guylaine a disparu.

Alors que nous repartons vers la maison, Didon me glisse à l'oreille:

– Guylaine ne parle pas comme moi. Elle, son espoir est trop fragile. Fais attention: on ne contrôle jamais la mort.

\* \* \* \* \*

La moisson débute quelques jours plus tard. Ces semaines de travail ardu et répétitif se fondent en une seule et même journée dominée par de vastes ciels brûlants, couverte de champs blonds et ondulants, remplie de vrombissement de moteurs, striée de cris métalliques, zébrée de vols d'oiseaux, enveloppée de poussière argentée par le soleil de midi, tapissée de tiges craquantes fauchées par millions, engloutie sous les masses coulantes des grains lourds, fouettée par des orages brefs et brutaux. Une journée qui se termine dans la lumière diffuse et cramoisie d'un soleil voilé par la poussière et dans le vide douloureux de l'arrêt des moteurs. Au bout de cette journée, je m'endors au milieu des odeurs d'essence, de poussière et de sueur, à côté de mon père qui conduit sa camionnette d'une main fatiguée, les vitres baissées, dans le feulement du vent de la course.

Je me réveille en sursaut avec, dans mes yeux fatigués, les éclats hypnotiques de gyrophares d'une voiture de police. Je suis assis dans la camionnette arrêtée dans la cour de la ferme. Près de la maison, mon père parle à deux policiers. La brunante est indigo. Mon père se tourne vers moi et, dans l'effet

stromboscopique des gyrophares, son regard vide et désespéré se fixe dans ma mémoire.

Les policiers remontent dans leur voiture et mon père revient s'asseoir dans la camionnette.

– Ta mère a été blessée par le taureau, dit-il, la voix percée d'échardes de colère, de chagrin et d'urgence.

– On va à l'hôpital? demandé-je.

– Oui.

Des tubes sortent du nez, des narines et des bras de ma mère. Du sang perle dans son bras d'une bouteille suspendue à une tige de métal. Son visage est en partie caché par une bande blanche marquée d'une petite tache rouge là où était son œil gauche. Elle sourit, ses lèvres grises tirées en un rictus douloureux.

Didon, que nous avons retrouvée avec ma grand-mère à l'hôpital, descend des bras de mon père et va étreindre ma mère. Une larme coule de l'œil de celle-ci. Mon père s'approche et lui serre les mains. Je demeure figé au pied du lit, les yeux baissés, le cœur vide, jusqu'à ce que ma mère me fasse signe d'approcher. Sa main m'attire vers elle. Je pose ma tête sur sa poitrine. Nous ne disons rien, et un torrent rugit dans mon torse. Elle ferme et ouvre à nouveau son œil unique. Un signe d'adieu.

Didon et moi sortons de la chambre.

– À toi aussi elle a dit au revoir? demande ma sœur, un sanglot au bord de la gorge.

– Oui. Qu'est-ce qui s'est passé avec le taureau?

– Il a foncé sur la clôture. On revenait de se baigner. On cueillait des lys. Tu sais, ceux qui poussent haut à l'orée du bois. On revenait de la rivière, et maman s'est penchée entre les traverses de la clôture pour attraper des lys dans le parc. Néron a foncé sur elle. J'ai essayé de l'arrêter, mais il n'a pas écouté. Maman a reculé, mais Néron a heurté une traverse. Maman est tombée. Il y avait un éclat de bois long comme des ciseaux qui sortait de son œil. Après, j'ai trouvé ça contre un des piquets de la clôture.

Didon tire de dessous un des fauteuils de la salle d'attente un bâton de base-ball. Dans les rainures du bois, il reste quelques graines de quenouille.



– Il y avait un mauvais pouvoir dedans, ajoute-t-elle en me regardant droit dans les yeux.

Grand-mère nous reconduit à la maison pendant que mon père suit l'ambulance jusqu'à Winnipeg.

\* \* \* \* \*

Je me réveille avec les yeux verts de Didon à quelques centimètres des miens. J'ai l'impression nette et troublante qu'ils m'ont accompagné en filigrane sur la trame de mes rêves. La chambre n'est encore que faiblement éclairée par la lumière blafarde qui précède les aubes nuageuses.

– Tu dois te lever maintenant, ordonne Didon.

– Hmmmm?

– Lève-toi! Il est venu chercher Néron.

– Pourquoi?

– Maman va mourir.

– ...

Sa voix sonne clair dans la pénombre, mais atone, sans autre accent que celui de la certitude. Je suis encore ébloui par des éclats de rêves turbulents. Je ne dois pas avoir dormi plus de trois ou quatre heures.

– On doit l'empêcher d'emmener Néron, poursuit Didon.

– Pourquoi? Si c'est lui qui l'a attaquée...

– Viens voir qui est venu le chercher.

– Qui?

– Viens!

– Mais qui?

– Viens!

– Maman va mourir?

– Tu le sais depuis hier soir.

– ...

– Pas vrai?

– Si.

– Viens! Il ne doit pas l'emmener. Néron est à nous.

La maison est silencieuse. Grand-mère dort encore. Dans la cour, je suis immédiatement enveloppé par la moiteur lourde et étouffante de l'orage qui n'a pas éclaté pendant la nuit. Une camionnette tirant une bétailière vient de s'arrêter près des parcs à bestiaux. Robert Lacasse en descend. Je fige, désespéré

par cette arrivée, le corps engourdi par un réveil trop brutal, les sens irrités par le manque de sommeil. Didon glisse ses doigts entre les miens. Robert s'approche.

– C'est ton père qui nous a téléphoné pour qu'on vienne chercher votre taureau. Il ne veut plus le voir, qu'il a dit. Faut que tu m'aides: il te connaît, ça sera plus facile, lance-t-il. Allez, dépêche-toi! J'ai pas que ça à faire.

Robert recule son véhicule devant la double barrière. Je saisis le grand bâton ferré que mon père utilise pour aiguillonner les animaux trop récalcitrants. Des images de quenouilles éclatées envahissent mon esprit un bref instant. J'hésite avant d'entrer dans le clos.

Didon pose sa main sur la mienne. Son regard est... heureux. Elle prend le bâton ferré et se glisse entre la remorque et la palissade pour entrer dans le parc. Elle s'approche de Néron. Ils se regardent quelques instants, puis Didon se retourne et la bête la suit. Quand ma sœur n'est plus qu'à quelques mètres de la remorque, Robert se plante devant elle:

– Où tu penses aller comme ça? La porte de la bétailière n'est même pas ouverte.

Sans lui accorder un seul instant d'attention, Didon le contourne et il se retrouve nez à nez avec le taureau qui le pousse doucement mais fermement de côté avec sa joue. On entend un bruit. Le grand Robert vient d'en chier dans ses culottes.

Cependant, Didon s'est à nouveau glissée entre la remorque et la barrière et s'est arrêtée de l'autre côté. Néron marque une pause. Ensuite, il applique doucement son front contre la bétailière et s'arc-boute. Tous ses muscles sont tendus, bandés à bloc, tétanisés. Il y a un son de taule gonflée, des grincements, le crissement des pneus de la camionnette sur les graviers. Quand il a dégagé suffisamment d'espace, Néron cesse ses efforts, franchit l'ouverture et se remet à suivre Didon qui se retourne un bref instant pour me lancer:

– Il doit accompagner Maman pour l'aider à traverser le Styx. Il lui doit bien ça!